

En mer, lorsqu'une tempête éclate, une règle s'impose à tous les marins : personne ne survit seul. Pendant que certains tiennent la barre, d'autres réparent les voiles, écopent l'eau ou rassurent les plus fragiles. Car sur un navire, le destin de chacun dépend toujours des autres. Et finalement, nos sociétés ressemblent à ce bateau lancé sur une mer parfois calme, parfois déchaînée. Tant que l'équipage reste uni, le cap peut être maintenu. Mais dès que chacun pense seulement à lui-même, le navire menace de sombrer.

Alors, peut-on encore vivre ensemble ? Embarquons. Imaginons l'humanité comme un grand navire qui traverse les époques.

D'abord, les premières traversées. À l'aube des sociétés humaines, on ne survivait qu'en se partageant l'eau, le feu, la chasse comme des marins se répartissent les quarts et les rations. Ce n'était pas de la charité, c'était la loi de bord : une solidarité obligatoire et vitale, où chacun devait sa part pour que le bateau tienne la mer.

Puis vint l'ère des grands océans modernes. Les États-providence, les assurances et les associations ont tissé un réseau de haubans invisibles : quand l'un tombe malade, l'autre le retient ; quand la tempête frappe, les bénévoles écopent sans compter. Car une société où chacun tire sur la même corde avance ; celle où chacun coupe la sienne dérive.

Et justement, si ce navire humain continue d'avancer, c'est grâce à un principe essentiel : la solidarité. Elle relie des individus différents et transforme la diversité en équipage. L'Europe l'a compris après les naufrages du XXe siècle : en unissant ses ressources et ses règles, elle a tenu un cap de paix durable. Une voile seule claque au vent ; plusieurs voiles, elles, permettent d'avancer.

Et pourtant, je ne peux m'empêcher d'éprouver de l'amertume quand je regarde ce que le monde supporte aujourd'hui.

Car ce cap de paix, d'autres en sont encore privés. La Palestine en est un témoignage marquant : depuis des décennies, un peuple entier survit dans l'entrepont d'un navire ou il est privé de barre, de vivres, d'espace. Gaza ressemble à une cale assiégée : des familles entassées, des hôpitaux coulés... Et le reste de l'équipage mondial regarde, parfois crie, rarement agit. Ce naufrage en cours nous rappelle une vérité cruelle : la solidarité internationale n'est pas encore une loi de bord universelle. Elle reste, trop souvent, une option que l'on choisit selon les intérêts du moment. Quand certains membres de l'équipage sont abandonnés à la dérive, c'est la conscience collective tout entière qui prend l'eau.

L'histoire l'a montré : là où l'on déshumanise, on isole, on brise les amarres du lien. Les goulags furent des cales d'ombre où l'on transforma des vies en numéros. Et pourtant, jusque-là, une gorgée d'eau partagée, un quignon de pain, un regard : ces gestes minuscules furent des bouts-de-ficelle qui empêchaient la coque de se disloquer

Et c'est là que je ressens, malgré tout, quelque chose qui ressemble à de l'espoir.

Alors, peut-on encore vivre ensemble ? Oui mais à condition de choisir la solidarité. L'humanité a déjà traversé des tempêtes qui semblaient fatales : les guerres mondiales, les épidémies, les effondrements d'empires. Elle a tenu parce que, à chaque fois, des mains inconnues ont saisi la corde au bon moment. Vivre ensemble, ce n'est pas une utopie douce : c'est un effort quotidien, parfois douloureux, toujours nécessaire. Et si nous voulons que ce navire tienne encore la mer demain, il nous appartient, à chacun d'entre nous, de saisir notre bout de corde et de ne pas le lâcher.